

# Avignon en l'an 2300

## manuscrit de Mr Larribe

### Chapitre 1<sup>er</sup>

Introduction

Rues et places

Épiménide a dormi<sup>1</sup> pendant un siècle plus ou moins. L'a-t-on cru ? J'ai dormi pendant 360 ans<sup>2</sup>. Le croira-t-on ? Comme ces faits ne sont pas officiels, permis d'en douter.

Tout ce que je puis attendre d'un lecteur c'est que s'il s'endort sur cet opuscule (permis encore), il se fasse illusion, et croie possible les embellissements qui, tôt ou tard, doivent faire d'Avignon une grande et belle ville.

C'est aussi en dormant sur les *Mille et une nuits* que j'ai vu ces embellissements en songe... quel songe ! Je vois... je vois se dérouler à mes yeux étonnés les siècles passés et futurs !

Que de royaumes détruits ou renouvelés !

Que de villes défigurées par le temps, ou rajeunies, embellies par la main des hommes !

Dans la multiplicité de ces tableaux se succédant les uns aux autres, je reconnais Avignon, à son fleuve, ses tours, et aux rochers alentours.

« À tous les cœurs bien nés que la patrie est chère !<sup>3</sup> »

Salut Avignon, Avignon salut !

Mais que vois-je ?

Ce n'est plus la ville papale, la ville sonnante<sup>4</sup> :

« Jérusalem renaît plus brillante et plus belle !<sup>5</sup> » et vite, vite, courons l'admirer !  
Somnambule comme il en fut jamais<sup>6</sup>.

Me lever, m'habiller et sortir fut l'affaire d'une seconde. Me voilà hors du musée, dans la calade, rue très bien pavée.

Une rue bien pavée, me suis-je dit... à Avignon ! Me serais-je déjà perdu ? Mais non, me suis-je encore dit, te voilà bien sur le chemin qui t'a si souvent conduit chez ton amphitryon<sup>7</sup>, à la porte de L'Oulle. Poursuis, tu te retrouveras. Peut-on oublier la maison où l'on dine ?

---

<sup>1</sup> Note de l'auteur (NDLA) : Dans l'histoire et au théâtre, on a fait dormir pendant de longues années Épiménide de l'île de Crète, philosophe consulté par Solon sur sa législation. Voir la biographie et *Le réveil d'Épiménide* au théâtre français. Note de l'éditeur (NDLE) : Larribe fait en particulier référence à la pièce de Lérís donnée au Théâtre Français en 1735.

<sup>2</sup> NDLE : Les aspects chronologiques ne sont pas fixés: l'auteur est-il né en 1840 ou s'est-il endormi à cette date ? A-t-il dormi 260 ou 360 ans ?

<sup>3</sup> NDLE : Réplique empruntée au *Tancrède* de Voltaire (1760).

<sup>4</sup> NDLE : Surnom donné par Rabelais à Avignon, du fait de ses nombreux clochers.

<sup>5</sup> NDLE : Citation empruntée, avec une légère approximation, à *Athalie* de Jean Racine (1691).

<sup>6</sup> NDLA : Le somnambule agit, parle, écoute, répond. Voir le *Répertoire des connaissances*, le *Dictionnaire de la conversation*, etc. NDLE : Il est amusant de voir l'auteur s'efforcer de donner à sa rêverie littéraire un contexte scientifique. On note qu'il fait référence à des ouvrages présents dans la bibliothèque où il travaille.

<sup>7</sup> NDLE : Par allusion à l'*Amphitryon* de Molière, désigne familièrement l'endroit où l'on dine.

Je m'achemine donc vers le nord, lorsque à ma gauche j'aperçois une très-belle rue, avec des trottoirs très-élevés, sans doute pour mettre ses beaux édifices à l'abri des inondations. Elle laissait entrevoir dans le lointain la promenade, le Rhône et les montagnes de Villeneuve.

Dans mon étonnement, je demande au premier venu le nom de cette superbe rue. C'est, me répond très poliment un vieillard vénérable, la rue de Latour-Videau [sic]. Elle porte le nom d'un avignonnais, saint personnage, le type de toutes les vertus. Sa ville natale pour éterniser sa mémoire, a cru devoir lui dédier une de ses plus belles rues. Elle fut terminée et inaugurée en 1900.

- Mais, dis-je, en quelle année sommes-nous ?

- En l'an 2200. Voyez sur ces murs ces nouvelles affiches.

- Mais ces affiches mentent !

- Elles ne mentent pas

- Né en 1840, j'ai donc trois cent soixante ans ?

- Tout juste.

- Et vous le croyez ?

- Pourquoi pas ? J'ai moi plus d'un siècle, et vous, à 360 ans, vous offrez encore un nouvel exemple de longévité. Il y en a eu tant, sans parler de Mathusalem.

Crut-il que je plaisantais ? Voulut-il plaisanter à son tour ? Je ne sais. Toutefois, après l'avoir remercié, j'allais continuer ma course, lorsque, soit par politesse, soit curiosité, il insista pour m'accompagner.

Arrivé à [la chapelle de] l'Oratoire, je ne vois plus là d'impasse ; mais une rue spacieuse, alignée avec la maison<sup>8</sup>, puis sa perspective semblable à celle que je venais d'admirer. Du côté de la ville, elle se prolongeait jusqu'à l'église Saint-Agricol où l'on montait par un perron de trois marches seulement<sup>9</sup>, tant le terrain avait été exhaussé.

L'église débarrassée des maisons qui l'encombraient se trouvait isolée, et entourée d'arbres.

Vous voilà, dit mon vieillard, à la rue Puy<sup>10</sup>, ainsi appelée du nom du premier maire d'Avignon, le maire modèle, disait Napoléon... Cet hommage n'était-il pas dû à un magistrat qui sacrifiant toujours ses intérêts à ceux de ses administrés, s'opposa vivement à ce que la ligne du pont construit sous sa mairie, passât devant sa maison et cela pour ne pas nuire aux hôtels de la porte de l'Oulle.

- Heureuse ville, m'écrié-je, qui quoiqu'un peu tard, a su payer au maire-modèle la dette sacrée de la reconnaissance.

Après avoir fait quelques pas, je me croyais à la porte de l'Oulle, lorsque je vois – quel enchantement ! – des édifices à cinq étages, alignés d'un côté, sur le Palais-Royal ; et de l'autre sur l'hôtel de l'Europe. Les anciens hôtels, comme les nouveaux, se faisaient remarquer par la multiplicité des balcons, où se présentaient des voyageurs de toutes les nations. En face de cette nouvelle rue se développait une grille en fer, coupée, à des distances convenables, par trois grandes portes : la principale, celle du milieu, ouvertes aux voitures et aux chevaux ; les portes latérales, aux piétons.

Ne fallait-il pas une telle création à une ville, qui, avec sept portes, n'avait pas une seule entrée !

De là, je voyais, dans toute sa longueur, un très beau pont se prolongeant jusqu'à la route du Languedoc. À l'entrée de ce pont, de chaque côté, deux jardins ornés d'arbustes fleuris, remplaçant deux escaliers, de mauvais goût, devenus inutiles par l'exhaussement périodique du terrain.

Ici, je me retourne. Nouveau prodige !

---

<sup>8</sup> NDLE : Désigne l'établissement de la communauté religieuse des oratoriens.

<sup>9</sup> NDLE : Au lieu de 18 en l'étant actuel. Cela fait référence à la question des inondations de la ville, voir *infra*.

<sup>10</sup> NDLE : Guillaume Puy (1751-1820), premier maire d'Avignon en 1895 puis de 1800 à 1806 et de 1811 à 1815. Ne pas confondre avec la rue Guillaume-Puy existante, ouverte au tournant du XX<sup>e</sup> siècle.

Je découvre la salle du spectacle, avec une 2<sup>e</sup> façade, démasquées par la démolition de quelques maisons de la calade, et de la Fusterie<sup>11</sup>.

Passant d'un enchantement à l'autre, je n'avais pas encore remarqué au milieu, une statue en marbre blanc, entre deux fontaines dont l'eau se précipite en cascade dans de superbes bassins.

- Où suis-je donc, mon cher conducteur ? Sans doute dans le pays des fées !

- Vous êtes, dit-il, à la place Crillon. Vous voyez, entre ces deux fontaines, sa statue.

Dans mon enthousiasme, je m'écriai : habitants d'Avignon, félicitez-vous ! Plus reconnaissants que vos pères, vous aurez mérité enfin ce rayon de gloire que réfléchit [?] sur votre ville, le brave des braves, le digne compagnon, et le fidèle ami du bon Henri, « le seul roi dont le pauvre ait gardé la mémoire<sup>12</sup> ».

Après avoir admiré cette statue, digne du ciseau de Brian<sup>13</sup>, émule de Praxitèle, je me dirigeai vers la salle du spectacle dont la seconde façade par son style grandiose, ajoutait à la magnificence de la place Crillon qu'elle dominait ainsi que le nouveau pont.

Je voyais, à sa droite, et à sa gauche, des jardins avec des grilles encore, formant, en quelque sorte, le pendant de la grille et jardins que j'avais déjà remarqués en face de ce pont.

La nouvelle façade de la salle faisait le principal ornement d'une rue qui s'étend, d'un côté, jusqu'à la place de la préfecture, et de l'autre, jusqu'à la porte du Rhône. Comme j'étais enchanté de voir que la rue des crottes, si bien nommée, n'était plus, mon guide me dit :

« Cette nouvelle avenue fut commencée, à l'époque où le sol de toutes les portes fût exhaussé. Considéré sous le rapport d'utilité générale, une petite compagnie autorisée acheta toutes ces petites maisons qui firent place à de beaux édifices. À cette entrée, on en ajouta une seconde facilitée par le pont de pierre continué jusqu'à la Barthelasse.

« Que de services ces nouvelles communications n'ont-elles pas rendus ! Par là, l'on vit arriver, sur la principale place de la ville, les voitures, les équipages, les piétons même, évitant les inondations qui couvraient la place de L'Oulle, la calade, la fusterie, et le bas de la rue Saint-Agricol.

« La première de ces rues, où l'on arrivait par un terrassement le long des remparts fut nommée la rue Montfaucon<sup>14</sup>, du nom d'un ancien maire, qui en avait donné l'idée, maire qui n'a pas assez vécu pour voir exécuter, du moins en partie, les embellissements et les améliorations que son âme généreuse méditait nuit et jour.<sup>15</sup> »

## Chapitre 2

### Nouvelles rues, nouvelles places

Après avoir parcouru cette rue, je cours, avide de nouveautés, à la place de l'Horloge, devenue la grande place d'armes, agrandie encore par la démolition d'un nouveau rang de maisons.

---

<sup>11</sup> NDLE : Théâtre de la place de l'Horloge, construit en 1825 et détruit par le feu en 1846. Larribe imagine donc une façade postérieure.

<sup>12</sup> NDLE : Stendhal, *Le rouge et le noir* (1830).

<sup>13</sup> NDLE : Il s'agit de Joseph Brian, né à Avignon en 1801, mort à Paris en 1861. Classé deuxième au Prix de Rome en 1829.

<sup>14</sup> NDLE : Louis Pertuis de Montfaucon (1790-1842), maire de 1826 à 1830.

<sup>15</sup> NDLA : Un avignonnais a fait établir dans cette rue, une maison, avec magasins, qui lui rend le 15 %. Cette rue à l'abri des inondations, devrait ce me semble, tenter les capitalistes.

L'église de Saint-Agricol, isolée, un superbe hôtel de ville, les tribunaux de justice, des juges de paix, de commerce, et la bourse, formaient les principales façades<sup>16</sup>.

Au centre, une fontaine monumentale : elle donne abondamment de l'eau pour arroser toutes les rues adjacentes.

Premièrement, celle de Saint-Agricol très-embellie.

Deuxièmement, celle qui, longeant la partie orientale de la préfecture, alignée avec la rue dorée, s'étend jusqu'au jardin des plantes. Elle est appelée la rue Calvet, nom d'un savant avignonnais auquel la ville doit son musée<sup>17</sup>.

Troisièmement, celle des marchands, continuée jusqu'à la porte Saint-Lazare.

Quatrièmement, celle de la Poulacrie<sup>18</sup> entièrement terminée et embellie. Elle est appelée rue Vernet, nom du fameux peintre des marines, né à Avignon, en 1714.

Cinquièmement, la rue de Pierre Mignard, architecte, né à Avignon en 1640. Cette nouvelle rue traversant l'archevêché<sup>19</sup>, conduit à la place Saint-Pierre, où l'église, entourée d'arbre, se trouve encore entièrement isolée<sup>20</sup>.

Sixièmement, la rue Folard<sup>21</sup>, traversant la ville depuis la porte Limbert jusqu'à la porte de la ligne et découvrant par un pont les rochers et les forts de Villeneuve<sup>22</sup>.

De cette rue, qui m'avait conduit à la place Saint-Pierre, j'arrive par différentes rues plus ou moins directes mais très-spacieuses à la place Pie.

Quelle nouvelle métamorphose ! Plus de caserne Saint-Jean, de juiverie ; plus de ces petites ruelles qu'on ne pouvait braver qu'en courant, un flacon sous le nez. Je ne vois qu'une vaste place, appelée le grand marché, entouré de très-beaux magasins, supportant des édifices à cinq ou six étages !

Les arceaux de la place Pie entrouverts de tout côté communiquaient avec de seconds arceaux adossés aux premiers, également entrouverts et formant ensemble une superbe halle, à couvert, monument qui manquait à notre marché le plus fréquenté du midi.

Au centre de ces deux places qui n'en font plus qu'une seule, s'élève une fontaine presque colossale, qui, avec des bornes-fontaines, tout à l'entour, donnent les eaux nécessaires pour laver et purifier, à volonté, la boucherie et la poissonnerie.

Là où l'on se coudoyait, aujourd'hui hommes, femmes et enfants, sans craindre ni voitures, ni chevaux, circulent librement.

Des corbeilles de fleurs, fraîchement écloses, disposées ça et là, flattent la vue par la variété des couleurs, et l'odorat par un parfum bien différent de celui qu'autre fois le vinaigre des quatre voleurs<sup>23</sup> pouvait à peine supporter<sup>24</sup>.

---

<sup>16</sup> NDLE : LA relation de l'église Saint-Agricol à la place de l'Horloge n'apparaît pas clairement.

<sup>17</sup> NDLE : Esprit Calvet, né à Avignon en 1728, médecin, professeur d'anatomie et grand collectionneur. Mort en 1810, il légua ses collections à la Ville d'Avignon, sous le contrôle d'une fondation qui porte son nom.

<sup>18</sup> NDLE : Aujourd'hui Banasterie.

<sup>19</sup> NDLE : Hôtel de Crochans, archevêché à partir de 1823.

<sup>20</sup> NDLA : *Encore une église isolée ? Entourée d'arbres ? Oui ; comme les temples des anciens, entourés du bois sacré. On ne va à l'église que pour prier dieu sans distraction. La prière doit-elle être troublée par les bruits des maisons adossées, où l'on peut entendre un piano qu'on accorde, ou un tournebroche qu'on monte ? Que dire encore de ces échoppes blessant la majesté d'un temple et où des savetiers disputent pour un raccommodage de souliers... que dire ? Que dieu, fouets en main, chassa de son temple marchands, changeurs et brocanteurs, etc. (évangile).*

<sup>21</sup> NDLA : Folard, né à Avignon en 1669, commentateur de Polybe, il a beaucoup contribué aux progrès de la stratégie.

<sup>22</sup> NDLA : Que de ponts, dira-t-on, un seul suffisait. Oui, pour les propriétaires qui l'avoisinent. Non, pour la ville, qui doit ouvrir aux étrangers le plus de communications possibles. À Lyon, à Paris, remarquables par la multiplicité des ponts.

<sup>23</sup> NDLE : Nom d'un antiseptique issu de la macération de plantes aromatiques et médicinales dans du vinaigre.

Revenant sur mes pas, je voulus voir ce qu'on avait fait de la partie de l'archevêché qu'on jugea à propos de conserver. Le périmètre de cet édifice me parut plus grand : et cela sans doute parce qu'il englobait la rue Cardinal, disparue avec sa réputation. Il en résultait un monument très-remarquable.

Dans l'intérieur, on trouvait une bibliothèque choisie avec tous les journaux français et étrangers, une infinité de salles pour la lecture ; d'autres pour des cours publics ; pour des sociétés littéraires où tous les talents se trouvaient réunis sans distinction. C'était là, dit mon guide, le grand cercle où tous les autres se trouvent réunis.

- Sans réunir, dis-je, leurs opinions.

- Réunis au contraire par une fusion générale.

- Est-ce possible ?

- Rien de plus vrai.

- Soit. « Le vrai peut quelque fois n'être pas vraisemblable.<sup>25</sup> » Mais où loge l'archevêque ?

- À l'ancien archevêché<sup>26</sup> modernisé avec un luxe et un goût digne de sa grandeur. Notre archevêque pouvait-il être, plus long temps, relégué dans un cul-de-sac ?

De là, traversant la place du Puit des Bœufs, appelée la place Suarès<sup>27</sup>, plus spacieuse du côté du nord, et par là facilitant le développement des troupes sortant de la caserne où l'on reçoit aujourd'hui les militaires isolés<sup>28</sup>.

Je ne m'arrêtai que peu d'instant devant le nouveau palais archiépiscopal dont la façade me parut d'un style grandiose<sup>29</sup>.

Il me tardait de revoir ce rocher renommé qui fût si souvent le théâtre des jeux de mon enfance. M'y voilà !

Ce n'est plus le rocher de Notre-Dame des Doms, c'est le panorama d'Avignon<sup>30</sup>. Après avoir admiré, toujours avec un plaisir nouveau, tous ses points de vue, mes regards se reposent sur les embellissements dont les siècles l'ont doté.

Ses murs de soutènement qui, dans le principe, avaient par leur blancheur, et des lignes droites, donné lieu à des critiques plus ou moins fondées, sont aujourd'hui rembrunis, fractionnés sur quelques points, couverts de mousse et de lierre, ils se marient, par un ton harmonique, avec la couleur du sol, et ses accidents naturels.

Une eau abondante, tombant d'abord de cascade en cascade, se divise ensuite en divers petits ruisseaux qui serpentent, autour des monticules couronnés d'arbustes toujours verts [et] des tapis de verdure émaillés de fleurs. Ces différentes ondulations, si limpides, qui, dans leur cours sinueux, donnent la vie à une végétation si variée, ont pour sources deux vastes réservoirs que mon fidèle conducteur me fit remarquer ; l'un à côté de l'archevêché, l'autre,

---

<sup>24</sup> NDLA : Mr Soulier, ancien maire, disait un jour, moi présent, que quelques capitalistes auraient pris part à une création semblable, si l'on avait pu leur céder la caserne Saint-Jean. Avis encore aux capitalistes.

<sup>25</sup> NDLE : Boileau, *L'art poétique* (1674).

<sup>26</sup> NDLE : Il s'agit du Petit-Palais.

<sup>27</sup> NDLA : Suarès, savant antiquaire né à Avignon en 1633, promu à l'Archevêché de Vaison.

<sup>28</sup> NDLA : Dans des salles particulières ne devait-on pas loger ces malheureux fatigués de la route, le sac sur le dos, la nuit, à la pluie, à la neige, cherchant, des heures entières, de porte en porte, un gîte refusé souvent, ou accordé par compassion sous un humble toit où un pauvre ménage, se privant d'un lit unique, était obligé de coucher sur le carreau.

<sup>29</sup> NDLE : Le Petit-Palais est donc doté d'une nouvelle façade plus conforme au goût du temps.

<sup>30</sup> NDLA : Voyez le *Panorama d'Avignon*, publié en 1829 par Mr Guérin, conservateur honoraire du musée.

NDLE : Guérin, Joseph. *Panorama d'Avignon, de Vaucluse, du Mont-Ventoux et du Col-Longet, suivi de quelques vues des Alpes françaises*. Avignon : 1829.

au trou des masques<sup>31</sup>, communiquant par un conduit souterrain, et alimentés par une pompe à feu.

Leurs bords couronnés simplement par des blocs de pierre brute, recouverts de mousse, ombragés par des roseaux de toute espèce, rendaient ce site si naturellement agreste que je me crus un moment éloigné du monde, rêvant en solitaire, dans un de ces beaux jardins chantés par Delille<sup>32</sup>.

Que je fus encore étonné en voyant que du côté opposé à l'archevêché un roc, coupé à pic, avait fait place à des montées, comme les autres, ornées de fleurs et si légèrement inclinées qu'on arrivait au sommet sans presque s'en douter.

- Mais voilà, voilà ce qu'on pourrait appeler un ouvrage de Romains !

- C'est, répond mon bon vieillard, l'ouvrage du temps. On a peu à peu comblé les bas fonds, à force de remblais, en partant d'un point éloigné au-delà même de l'enclos des insensés.

- Les insensés ?

- Ils ne sont plus là.

- Que sont-ils devenus, ces malheureux ?

- On les a transportés à la montagne de Montdevergue<sup>33</sup>.

- Ce projet rencontra jadis des opposants...

- Qui, éclairés par l'expérience, cédant aux accès d'une mâle éloquence plaidant la cause de l'humanité, furent les premiers à voter leur translation sur une montagne en plein air. Leur position actuelle, sous tous les rapports, ne laisse rien à désirer. Là, ils sont traités à l'instar de ceux de la maison d'averse regardée, dans ce genre, comme une maison-modèle. Avignon, à cet égard, pouvait-il rester au dessous de Saint-Rémi<sup>34</sup> ?

## Chapitre 3

Boulevards, routes, chemins de fer

Passant d'une féerie à l'autre, je ne m'étais pas encore aperçu que la ville était sans remparts. Mon conducteur, remarquant ma surprise, m'apprend que les remparts, d'un grand secours, lors de l'inondation de 1840, étaient devenus aux yeux du vulgaire comme le Palladium de notre ville<sup>35</sup>.

---

<sup>31</sup> NDLE : Nom donné à la partie orientale du rocher des Doms.

<sup>32</sup> NDLE : Jacques Delille, poète français, 1738-1813, auteur de : *Les jardins ou l'art d'embellir les paysages*, poème en 8 chants, 1782.

<sup>33</sup> NDLE : Les insensés, c'est-à-dire les malades mentaux, étaient depuis 1726 accueillis dans l'enclos des Pénitents de la Miséricorde, au pied du rocher des Doms ; le transfert au lieu-dit de Montdevergue, c'est-à-dire à Montfavet, fut décidé en 1839.

<sup>34</sup> NDLA : Averse, à trois lieues de Naples possède un établissement-modèle. Là, au dehors, par la promenade, et des exercices modérés, ces infortunés trouvent des distractions propres à tromper souvent leur malaise.

Dans l'intérieur de la maison, ils ont des dortoirs spacieux, des salles pour la danse, la musique et la comédie au moyen d'un théâtre machiné, on fait passer sous leurs yeux des scènes variées, représentant des fantômes, des spectres, des brigands, des naufrages, des incendies, des éclairs, le bruit du tonnerre, etc., etc. Là, des médecins spéciaux observant les malades, de l'un à l'autre portant la main sur leur pouls, calculant les pulsations plus ou moins fréquentes, devinent souvent la cause de ces différentes aliénations et emploient en conséquence les moyens curatifs qu'ils jugent les plus convenables.

Heureux ces zélés et intelligents docteurs, lorsque par des expériences ingénieuses, ils parviennent à recréer, pour ainsi dire, des êtres morts dans le monde intellectuel.

<sup>35</sup> NDLE : Larribe écrit peu de temps après l'inondation de novembre 1840, l'une des plus graves que la ville ait connu. **Sylvain Gagnière rapporte que le Rhône est monté jusqu'à 8, 65 m.** (Voir : *Notes historiques sur les*

Y toucher alors eut été un sacrilège.

Plus tard, des esprits éclairés, pour concilier les opinions, permirent des boulevards assez élevés pour n'avoir rien à craindre des plus fortes inondations.

En conséquence, la partie supérieure de ces anciens murs, enlevée, servit à doubler la partie inférieure. Entre les deux on ménagea, en tant que de besoin, un espace pour de grands tuyaux propres à donner de l'eau et du gaz aux quartiers les plus éloignés.

De là des boulevards, ou pour mieux dire de très-belles promenades ornées d'arbre, qui, s'élevant en berceaux, les mettent à couvert des ardeurs du soleil.

Bien différents de ces prétendus envieux, observant en poste, une lorgnette à la main, je veux voir et examiner de près ce nouvel enchantement. Toujours avec mon fidèle compagnon, partant de la tête du nouveau pont, je vois, à ma droite, le parapet du Rhône se prolongeant à perte de vue, au-delà de la petite hôtesse. À gauche, de nouveaux édifices dominés par le grand séminaire de Saint-Charles auquel une seconde aile ajoutée en formait un temple majestueux. Quant à sa façade actuelle, je m'assurai de son bel effet sur la calade, débarrassée de quelques chétives maisons qui la masquaient.

En avançant, je demande ce qu'est devenue la poudrière.

Elle a été, dit mon compagnon, transportée bien loin d'ici. Pouvait-elle rester là, entre le gazomètre, la promenade et en face de l'embarcadère<sup>36</sup> ?

Mon imagination de plus en plus exaltée ; ma mauvaise vue, l'ombre des arbres, bien loin de la servir m'avaient empêché de voir cet embarcadère<sup>37</sup>. Quelle fut ma surprise, de voir là, se précipitant en foule, hommes, femmes, enfant, des voyageurs de tous les pays, suivis d'une infinité de courtiers, portefaix chargeant les wagons de marchandises de toute nature !

À l'entour de ces embarcations, des boutiques, des magasins, des hôtels, des traiteurs et des cafés ! Que dirais-je ? Je me crois à la foire de Beaucaire<sup>38</sup> !

- Vous êtes, dit mon pauvre vieux, à la Petite hôtesse, ou pour mieux dire aux tuileries, dénomination rajeunie pour baptiser ce nouveau faubourg d'Avignon ; faubourg qui, par la rapidité des communications, réunit, en quelque manière, notre ville à celle de Marseille...

- De Marseille, où vous allez...

- En moins de trois heures. Nos curieux, sortant de table, y arrivent à temps pour voir le spectacle. Tenez, monsieur, voyez cette grande affiche annonçant la reprise du *Misanthrope*<sup>39</sup>.

- Du *Misanthrope* en l'an 2200 !

- Cela vous étonne ?

- Non. Les chefs-d'œuvre du père de la comédie seront joués dans tous les temps et tous les lieux où Thalie aura un temple !

---

*inondations d'Avignon*. Avignon : Rullière, 1936.) Piètre protection que celle des remparts, l'eau passant bien sûr par les portes !

<sup>36</sup> NDLE : Déplacement commandé par le souvenir de mille et mille explosions qui ont si souvent porté dans la ville l'épouvante et la mort.

<sup>37</sup> NDLE : C'est-à-dire la gare.

<sup>38</sup> NDLE : Fondée en 1217 par Raymond VI de Toulouse, la foire de Beaucaire offrait « une abondance infinie de marchandises précieuses par la commodité du fleuve. Non seulement les françois y en [apportaient] des provinces les plus reculées du royaume, mais aussi des Africains [sic], des Grecs & des peuples d'Asie. (...) On peut dire que Beaucaire [était] un lieu plein de richesses immenses. » (Anonyme. *La Foire de Beaucaire...* Amsterdam : chez Paul Marret, 1708.) Mais l'arrivée du chemin de fer mit justement à terme à la prédominance de cette foire.

<sup>39</sup> NDLE : *Le Misanthrope, ou l'Atrabilaire amoureux*, pièce de Molière créée en 1666. Cet échange illustre la vénération dont Molière jouit tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle.

De Saint-Roch, aujourd'hui la porte du viaduc, je ne vois encore que des merveilles ! Au midi, que de belles routes, bien entretenues, et bordées d'arbres, couvrant le voyageur de leurs ombres protectrices. Dans la partie opposée, un jardin des plantes<sup>40</sup> comprenant les rues de la colombe, des chevaliers, et le vaste enclos des invalides : enclos, qui, ouvert de distance en distance, se marie, de la manière la plus heureuse avec le cours Saint-Michel, ou Champfleury ancienne dénomination.

Je n'entreprendrai pas de peindre les embellissements de ce vaste jardin, il faudrait pour en rendre une idée le pinceau d'un autre Delille. Qu'il me suffise de retracer en raccourci l'effet magique que son ensemble a produit à mes yeux étonnés...

D'abord ces belles promenades croisées en tout sens, où le public admire aisément, à travers des grillages, les enclos réservés pour l'acclimatation des plantes exotiques, au moyen de cloches de verre, et une infinité de serres chaudes ; ces fontaines, ces jets d'eau, ces grands réservoirs, ces nombreux édifices avec des amphithéâtres pour les cours publics. Ça et là des monuments élevés à la gloire des anciens interprètes de la nature<sup>41</sup>.

Pressé par le temps, je quittais ces lieux enchantés, mais avec la résolution de les examiner de nouveau, lorsque je me vois arrêté devant une statue en marbre blanc, élevée sur un sol parsemé de garance.

Cette statue animée par le ciseau créateur de notre compatriote Brian, semblait me présenter une tige de cette précieuse racine, et me dire, avec un sentiment douloureux : je suis le pauvre Alten<sup>42</sup>.

## Chapitre [4]

Me voilà à la porte Saint-Michel qu'on appelle la porte de Tarascon. Après avoir fait quelques pas, me voilà au Corps-Saint.

Au lieu d'une place triangulaire, c'est aujourd'hui une place régulière par l'exécution rigoureuse du plan d'alignement que nulle considération ne pourrait éluder ni modifier.

Cette place, avec une belle fontaine au centre, se nomme place Favart<sup>43</sup>.

À la porte Limbert, nommée la porte de Marseille<sup>44</sup>, on voit en ligne directe la rue Folard pratiquée d'abord, sans beaucoup de frais, sur des terrains vacants, traversant en longeant le grand marché et se prolongeant enfin jusqu'à la porte de la Ligne ; et de là, par un pont jusqu'à la Barthelasse, en perspective du coteau pittoresque de Villeneuve.

Déjà, je portais mes pas du côté du Rhône, lorsque je m'entends dire :

---

<sup>40</sup> NDLA : Encore des maisons à démolir ! Oui sans doute. Que ne peut-on faire avec le temps. N'en a-t-on pas démolé un grand nombre, pour avoir une place, un hôtel de ville, une salle de spectacle ? Pour quoi n'en ferait-on pas autant pour avoir, avec de très-belles, promenades, un jardin des plantes, et s'il le fallait, le plus beau musée du midi.

<sup>41</sup> NDLA : Tournefort, Linné, etc. NDLE : Joseph Pitton de Tournefort (1656-1708), botaniste natif d'Aix-en-France ; Carl Linnæus, ou Carl von Linné (1707-1778), naturaliste suédois.

<sup>42</sup> NDLA : En marbre blanc, ne serait-il pas mieux sur son terrain, en plein air, qu'enfermé, comme un criminel, à la camisole de fer, entre quatre murailles... où l'on voudrait le mettre ? NDLE : Jean Althen (1710-1774), agronome français d'origine arménienne, célèbre pour avoir introduit la culture de la garance en France et, en particulier, à Avignon. Les frères Brian sont les auteurs de la statue en bronze qui figure sur le Rocher des Doms.

<sup>43</sup> NDLA : Mme Favart, actrice célèbre et auteur, née à Avignon, le 13 juin 1727.

<sup>44</sup> NDLA : Pourquoi ces nouvelles dénominations ? Pour orienter les voyageurs, les soldats de passage [qui demandent] sans cesse la porte par [laquelle] ils doivent sortir pour continuer leur route.



- Où allez-vous, Monsieur, vous n'avez pas tout vu.  
 - Je n'ai pas tout vu ?  
 - Non. Remarquez ces wagons, arrivant de Carpentras.  
 - Encore un chemin de fer ?  
 - Oui : un chemin de fer qui a fait ici la plus heureuse révolution. Par la rapidité des communications, des liaisons d'amitié, de parenté, et de commerce n'ont fait des deux villes presque rivales qu'une seule et même cité, qu'une seule et même famille.  
 - Heureux chemins de fer, me suis-je écrié ! Que de félicités vous promettez au monde ! De proche en proche, tous les habitants de la Terre, par une fréquentation incessante se poliront comme les cailloux de la rivière par leur continuel frottement. Les traités d'alliance et de commerce, plus rapide encore que les lettres de change, voleront de ville en ville, de royaume en royaumes rapprochés et réunis pour le bonheur du monde.  
 Ainsi plus de conflits diplomatiques, plus de divisions, de rivalité, d'ambition ; plus de guerre enfin.  
 La paix, rien que la paix... la paix universelle !  
 L'ombre de l'abbé de Saint-Pierre a tressailli !

De la porte Saint-Lazare, aujourd'hui la porte de Paris, je parcours des yeux une belle route royale. À droite, un vaste cimetière trop en vue de mon temps maintenant entouré d'une double allée de cyprès<sup>45</sup>. À gauche, le Pontet, devenu un faubourg d'Avignon<sup>46</sup>.  
 Sur les bords de la route, je n'aperçois que des hôtels, avec des jardins d'agrément ; du côté opposé, qu'un beau pont, des usines et des manufactures.  
 Au centre, un champ de mars, un manège, un hippodrome, une école de natation, et des bains publics.

À la porte de la Ligne, je retrouve encore la rue Folard prolongée par un nouveau pont jusqu'à l'île de la Barthelasse.  
 De la porte du Rhône, ou des îles, j'arrive à la ci-devant porte de l'Oulle, qu'on appelle porte du Languedoc, ou du pont suspendu.  
 Ici, sur ce pont élevé, je découvre les îles que j'ai peine à reconnaître tant le sol m'en parut exhaussé. Des agriculteurs et des industriels venant du nord, secondés par des capitalistes, à l'exemple de Nîmes, avaient appelé les bras de la montagne.  
 Par les heureux effets de cet appel, la vie et le mouvement furent donnés à toute sorte de culture, d'usines et de manufactures.  
 Pouvait-il en être autrement ? Là se trouvaient, presque sur place, une infinité de produits, la garance principalement, que le nord n'obtenait qu'à grand frais.  
 Les agriculteurs de leur côté se sont livrés presque tous à l'horticulture.  
 Dans le principe, nos jardiniers gagnés de vitesse par les habitants de Barbentane, Châteaurenard et Cavaillon demeurèrent longtemps stationnaires, mais bientôt éclairés par l'expérience, profitant des serres chaudes, des expositions, du terreau et de l'engrais convenable, ils ont obtenu toute sorte de légumes, fruits et fleurs sans tribut à payer à Nice, Hyères et Marseille.  
 Toujours étonné, je me disais sans cesse : comment a-t-on pu parvenir à exhausser une si vaste étendue de terrain ?  
 « On avait des précédents, dit mon vieux conducteur. Les monticules de Bagatelle, la grande chaussée du point s'étaient successivement établies avec des terres prises dans le sein même de cette île. Les terres extraites avaient laissé des cavités où l'on planta des arbres autant que

<sup>45</sup> NDLE : Le cimetière Saint-Véran.

<sup>46</sup> NDLA : On ne voyait, il y a peu, qu'une maison au Pontet. Aujourd'hui, l'on y voit un village.

possible. Leurs racines, leurs feuilles tombantes, le limon laissé par les inondations successives ont peu à peu contribué à niveler la surface du sol.

« Cet exemple ne fut pas perdu pour les propriétaires encouragés d'ailleurs par les concessions qui leur ont été faites des terres, pierres et bancs de sable et généralement de tout ce qui pouvait contribuer à la formation des îlots ; le tout enlevé au moyen des bateaux-dragueurs à vapeur.

« Avec un tel secours, du zèle, une constance qui ne s'est jamais démentie, on a pu enfin encaisser le Rhône dévastateur, faciliter la navigation et améliorer la propriété foncière.

« Insensiblement les îles dont le produit était plus qu'incertains sont devenues peuplées, riches, productives, telles enfin que vous les voyez.<sup>47</sup> »

- Oh ! que je serais heureux si ce vaste territoire, avec son animation actuelle appartenait à notre propre département !

- Il en fait partie, dit mon vieux.

- Que me dites-vous là, dis-je aussitôt ?

- Une vérité.

- De mon temps, une lutte s'était engagée entre les députations de Vaucluse et du Gard. Cette dernière triompha.

- Oui, mais plus tard les habitants de la Barthelasse, sans appui mais fort de la bonté de leur cause, disent à l'autorité supérieure, avec un laconisme spartiate : "Pourquoi, sacrifiant un travail précieux, nous force-t-on d'aller chercher à Nîmes des juges, des administrateurs que nous avons à Avignon, à notre porte ? Qu'il nous soit fait justice." Justice fut faite. Dès ce moment les barthelassiens et les avignonnois vivent comme des frères.

## Chapitre 5

### Le musée

Quel bonheur pour moi d'être le témoin oculaire de tant de merveilles !

- Oh ! Vous n'avez pas tout vu.

- Encore ?

- C'est le musée qu'il faut voir !

- Le musée ?

- Oui. Le musée.

- Mais ce musée m'est si connu...

- Vous ne le reconnaitrez plus.

Mon guide avait raison. En arrivant, au lieu d'apercevoir cette infinité de grandes ou petites maisons qui l'encombrent, je trouve, quel fut mon étonnement ! un vaste édifice entièrement isolé.

En face de la rue calade, une colonnade qui me rappelle celle du Louvre. Là, trois grandes portes ouvertes au public. J'entre par la principale, celle du milieu : que vois-je encore ? Une vaste enceinte ornée de quatre statues en marbre blanc dues au ciseau de notre compatriote Brian et de ses descendants comme lui, maîtres dans l'art de Praxitèle. À leurs attributs, je reconnais Périclès, Auguste, François Ier et Louis quatorze.

---

<sup>47</sup> NDLA : Ces îles, dans le principe, ne furent que des îlots. Mes lecteurs, si j'en ai, se rappelleront avoir vu, comme moi, un peu au dessus de Bagatelle, un canal où les bateaux naviguaient de l'un à l'autre Rhône. Qui a comblé ce canal ? La main de l'homme et le temps. Qui mettre ces mêmes îles, notre ville même, au dessus des inondations ? La main des hommes et le temps.

Ces statues, rappelant les siècles de littérature, des sciences et des arts annoncent l'entrée de quatre galerie où sont classés chronologiquement des monument plus ou moins bien conservés caractérisant l'enfance des arts, leurs progrès, leur perfectibilité, leur déclin et la renaissance.

Par un escalier à double rampe, d'un très-beau style, j'arrive au premier dans une vaste salle (salle des pas perdus).

De là, j'aperçois encore quatre galeries : dans la 1<sup>ère</sup>, la bibliothèque riche de quatre-vingt mille volumes, avec des manuscrits sans nombre ; dans la 2<sup>e</sup>, avec quelques anciens tableaux devenus rares et très-précieux, tous les tableaux dus au pinceau des meilleurs peintres modernes ; dans la 3<sup>e</sup>, les médailles au nombre de trente mille ; dans la 4<sup>e</sup> des divisions pour les cours d'histoire, de dessein, de peinture, etc.

Je monte : autre enchantement ! Le *belvedere* est devenu, à mes yeux, un observatoire avec télescope et tous les instruments à l'usage de l'astronomie.

Quelle dépense, dis-je, pour avoir fait d'un simple musée, le temple des arts !

- Cette dépense n'est pas aussi considérable qu'on pense. L'administration, avec la dotation ; la ville, avec ses revenus ; le gouvernement, avec ses dons obtenus par nos députations ; les offrandes des administrateurs qui [se] succèdent ; les plus considérables celles de Mr R.<sup>48</sup>, le digne continuateur de Mr Calvet auquel la ville doit deux bibliothèques, évaluées à plus de cent mille francs. A son exemple, nombreux amateurs des arts, avignonnais ou étrangers ont, par des dons précieux, confirmé l'opinion émise que tout ce qui se trouverait de curieux à 30 lieues à la ronde viendrait grossir et embellir nos riches et rares collections. L'administration ne cesse enfin d'enregistrer tous ces dons dans son livre d'or toujours ouvert au musée ; et tous les deux ou 3 ans, les signale par la voie de presse à la reconnaissance publique.

- Mais tant de maisons qu'il a fallu acheter...

- Une partie acquise à bas prix ; l'autre donnée par les anciens propriétaires ou leurs descendants<sup>49</sup>.

- Un si rare désintéressement, un si généreux abandon m'étonnent doublement, surtout, il faut l'avouer dans une ville...

- Arriérée jadis ; mais aujourd'hui en pleins progrès<sup>50</sup>.

## Chapitre 6

### Prédiction

Mais quel génie au monde a pu calculer la longueur d'un levier assez puissant pour élever la routine à la hauteur de ces conceptions méditées, et exécutées avec un succès si merveilleux ?

« Ce génie a paru.

« Observateur profond, après de longs et fructueux voyages, il vint répandre la lumière sur Avignon, sa ville natale.

---

<sup>48</sup> NDLE : Il s'agit d'Esprit Requien (1788-1851), fondateur du musée d'histoire naturelle d'Avignon, lequel porte aujourd'hui son nom.

<sup>49</sup> NDLA : Mr Artaud, ancien administrateur en a donné deux. Serait-il le seul ? Non, il aura des imitateurs, j'en appelle aux cœurs généreux.

<sup>50</sup> NDLA : Cependant, il faut le dire. Quelques pessimistes ne voient encore, à ce musée, que des pierres au rez-de-chaussée et des croutes au premier... On en rit, mais qu'ils condamnent les offrandes faites, et celles que les amateurs des arts se proposent de faire, c'est par trop pousser les bornes de la plaisanterie : « C'est clouer le bienfait aux mains du bienfaiteur », c'est vouloir paralyser le plus bel établissement de notre ville où 4 ou 5 mille étrangers ou domiciliés, à l'abri des injures du temps, trouvent société, délassement, plaisir et instruction.

« Sa grande réputation, son amour brûlant pour la patrie, attiraient continuellement sur ses pas, une foule toujours avide de le voir et d'entendre ses oracles. Un jour, discourant avec feu et énergie sur la ville qui l'avait vu naître, il apprend par quelques membres du conseil qu'un emprunt sollicité [pour] des embellissements et des créations utiles venait d'être rejeté<sup>51</sup> :

"Malheureux, s'écria-t-il, qu'avez-vous fait ? Avez-vous pu oublier que c'est à des emprunts que les grandes villes doivent leur illustration ; et que sans emprunt Avignon est resté stationnaire ! On aura beau répéter ces phrases vulgaires : laissons quelque chose à faire à nos neveux, pourquoi les déshériter ? Mais je le demande, nous sommes nous crus déshérités, lorsque nous avons vu à de frêles barques succéder un pont monumental ; à un hôtel de ville, sans avenue, masqué par une dégoûtante boucherie<sup>52</sup>, une très grande place, ornée d'une salle de spectacle ; au baraque de la place Pie, pavoisées de haillons des maisons régulières avec de beaux magasins ; à un rocher justement admiré, mais inabordable, une montée insensible devenue une promenade décorée d'arbustes et de fleurs<sup>53</sup> ; aux mesures de la rue des marchands, humides et sans air, une rue qui, par ses édifices, ses riches et élégants magasins serait aujourd'hui remarquable dans une ville de premier ordre ; à l'étroit et dangereux passage du portail Matheron une place spacieuse que le temps embellira encore ? Au lieu d'être déshérités, n'avons-nous pas là un très-bel héritage ?

"Qui eut prédit, écoutez-moi, que dans une ville pauvre, avec 18 mille habitants, ces améliorations se seraient opérées en très-peu d'années ; un tel prophète, je ne crains pas de l'avancer, eut passé pour un insensé.

"Cependant par tous ces faits aujourd'hui accomplis, il se verrait pleinement justifié.

"Dussé-je à mon tour passer pour insensé, je prédis avec assurance qu'avec des emprunts, permettant de faire en 10 ans ce qui ne pourrait s'accomplir que dans un siècle, la très-humble ville des cavares<sup>54</sup> figurera au rang des grandes villes.

"N'est-ce pas par des emprunts que la ville de Rome est devenue la capitale du monde ?

"Capitale où onze cent mille habitants sont presque nourrie par une population flottante de cinquante mille étrangers.

"Mais, dira-t-on, comment Avignon entre deux grandes villes pourra-t-il attirer encore des étrangers<sup>55</sup> ?

"Comment ? Parce que l'une de ces villes sera bientôt inhabitable par ses pluies, ses brouillards, ses boues incessantes. L'autre par l'infection de son port, de ses égouts dans l'intérieur, et au dehors la sécheresse et l'aridité du sol<sup>56</sup>.

"Les personnes aisées, les capitalistes, les industriels ne préféreront-ils pas à la longue le séjour d'Avignon régénéré, sous un beau ciel, sur une grande route, au bord d'un fleuve navigable ; avec un riche terroir, des jardins plutôt que des champs jusqu'à la célèbre fontaine de Vaucluse.

---

<sup>51</sup> NDLE : Cela fait référence aux projets du maire Roque de Prégan (1834-1837). Le « génie » présenté ici comment son successeur semble être une figure fictive. Pour mémoire, les successeurs de Roque de Prégan furent : Dominique Geoffroy (1837-1841) ; Albert d'Olivier de Pezet (1841-1843) ; Eugène Poncet (1843-1847)...

<sup>52</sup> NDLE : Boucherie de la place de l'Horloge, construite par Pierre II Mignard en 1683, détruite en 1748, et reconstruite par Jean-Baptiste Franque rue du Vieux-Sextier.

<sup>53</sup> NDLE : Rampes au départ de la place du Palais aménagées en 1754-1755

<sup>54</sup> NDLE : Peuple celto-ligure du sud-est de la Gaule.

<sup>55</sup> NDLA : Par approximation, chaque habitant rapporte à l'octroi 10 f. Avec dix mille habitants de plus, cent mille francs. Que la ville ne doit-elle pas entreprendre

<sup>56</sup> NDLE : Il s'agit bien sûr de Lyon, avant son *haussmannisation* par le préfet Vaisse, et de Marseille.

"Fontaine dont les eaux mieux dirigées, et distribuées, deviendront autant de moteurs, tant pour les usines existante que pour celle que le génie inventif de notre siècle créera au profit des entrepreneurs et la prospérité générale de nos contrées.

"Oui, j'ai prédit et je prédis, l'astre sous lequel je suis né me prête des accents prophétiques. Déjà des rayons lumineux éclairent la vaste carrière où notre fortune a lancé le char des progrès.

"Que la routine tente encore de jeter des bâtons dans ses roues, pour ralentir sa course : vains efforts !

"Il ne s'arrêtera qu'au terme où les hautes destinées de ma patrie seront couronnées d'un éclatant succès."

« Le bruit de son ardent patriotisme, de sa profonde conviction, de sa mâle éloquence a bientôt un retentissement universel. Les esprits les plus éclairés réunissant tous les suffrages le portent à la première dignité de la ville. (...)

« Par son ascendant, on arrête que l'exhaussement des portes sera continué au dehors comme dans l'intérieur de la ville ; que toutes les maisons détruites par vétusté, incendie ou tout autre accident, ne sera reconstruite qu'au dessus du niveau des plus grandes inondations.

« Ici, nouveaux cris poussés par la routine<sup>57</sup>.

"Votre arrêté, s'écrie-t-elle, demande des siècles.

- Oui, des siècles, répond notre régénérateur. Mais commençons. Devons-nous nous attirer le reproche adressé à nos pères ? Non. Plus prévoyant, plus actifs et moins égoïstes, préparons par des sacrifices, s'il le faut, un brillant avenir à nos descendants."

« Pour abréger, qu'il me suffise de d'observer que sur le bruit d'une ville progressante, les revenus de l'octroi ont grossi par l'arrivée successive des étrangers ; que les emprunts, par un entraînement patriotique ont eu lieu en proportion décroissante au 4, au 3, au 2, à 1 % ; qu'alors la ville, de concert avec des compagnies a acheté les maisons des pauvres dont on a fait à la hauteur convenue de très-beaux édifices revendus ou loués avec bénéfices<sup>58</sup> ; qu'à cet exemple, les riches propriétaires, pour ne plus exposer à chaque inondation, maisons, meubles, marchandises, loyers, et le plus précieux de tous les biens, la santé, ont fini à la longue par se conformer à toute les dispositions d'un arrêté regardé comme la chose du monde la plus impossible. De là, Avignon grande ville, telle qu'elle fut prophétisée, telle enfin que vous la voyez. »

- Dites plutôt telle que je l'admire ! Ah ! mon ami, je suis somnambule. Si je rêve encore, de grâce, ne me réveillez pas !

## Chapitre 6 [bis]

Voirie

Comme curieux qui veut tout voir à la fois, j'ai couru, mon cher ami ; mais courir n'est pas observer.

---

<sup>57</sup> NDLA : La routine me rappelle ce que disait un villageois : « Mon grand-père avait un âne, mon père eut le sien ; moi le mien. Tant que je vivrai, il y aura un âne dans ma maison ». Qu'on daigne excuser cette citation par trop triviale. Je ne la hasarde que parce qu'elle sert à rendre mon idée.

<sup>58</sup> NDLA : Toute maison à reconstruire donnera lieu à de grandes dépenses, on le sait... mais ces dépenses ne seront-elles pas couvertes en partie par les produits ? Voyez les maisons de la rue des marchands, celle de la rue de la Madeleine, et autres qui seront enfin à l'abri des eaux.

« C'est vrai, car vous avez encore à juger les embellissements de nos rues. Elles ne sont pas toutes alignées (ce qui ne pouvait pas être) mais elles sont spacieuses et parfaitement pavées. On n'attend pas, pour payer les paveurs, qu'une couche de sable en eut bouché les trous. Leur élévation a permis des égouts très-larges et très-hauts, bien différents des anciens.

« A peine pouvait-on s'y glisser, le nez sur les immondices les plus dégoûtantes. Quel inspecteur assez courageux aurait-il osé surveiller un travail dans ces labyrinthes pestiférés ?

« De ce défaut de surveillance résultait cependant un travail payé comme fait lorsque souvent il restait encore à faire.

« Toutes nos sorgues sont couvertes. Celles qui ne l'étaient pas encore chassaient les étrangers par leurs odeurs insupportables.

« Plus de fumier dans les rues et le long des boulevards.

« Dans l'intérieur, de distance en distance, on trouve des lieux d'aisance surveillés et bien tenus par des préposés à poste fixe, comme ceux du spectacle devenus inodores par leur construction à l'anglaise secondée par l'eau qu'ils reçoivent des réservoirs supérieurs.

« Les urinoirs, si souvent abandonnés, sont rétablis et confiés à des balayeurs chargés de les tenir en bon état. Bénédicte pour eux, salubrité pour la ville et avantage pour l'agriculture<sup>59</sup>.

« Plus de latrines sur les toits que les enfants ne pouvaient aborder sans danger pour eux et pour les passants<sup>60</sup>. »

## Chapitre 7

### Arrosage

Ces premières mesures, commandées par la salubrité, ont été parfaitement secondées par l'arrosage qui ne laisse rien à désirer. D'un côté, les agents de police ; de l'autre, des commissaires de quartier, avant et après le son de la cloche, veillent à ce que les règlements à cet égard soient parfaitement exécutés ; et provoquent s'il y a lieu la punition de ceux qui pourraient les enfreindre ; ou éluder par négligence ou mauvaise volonté<sup>61</sup>.

Avec tant de fontaines publiques ou particulières et tant de bornes-fontaines établies, presque sur tous les points, on arrose donc les rues, les places, les promenades, les édifices publics, ou privés ; comme dans les communautés d'hommes ou femmes, les collèges, les pensionnats, les prisons, les salles d'asile, on arrose, avec la même facilité les jardins, les cours et les corridors.

Dans les hospices surtout, les salles des malades comme celles des convalescents sont lavées, cirées, frottées et parfumées par des fumigations jugées nécessaires suivant le temps, les lieux et les circonstances<sup>62</sup>.

---

<sup>59</sup> NDLA : L'expérience a appris que l'urine mélangée et exposée à l'air formait l'engrais le plus avantageux à la végétation.

<sup>60</sup> NDLA : Les habits, sous les gouttières, ne seront arrosés autrement que par la pluie.

<sup>61</sup> NDLA : Qu'est devenu le temps où l'indolence, pour répondre à l'appel du Jacquemart, se contentait d'humecter le sol de sa porte avec trois ou quatre verres d'eau.

<sup>62</sup> NDLA : Les hospices n'ont pas toujours été aussi bien tenus. Pour ma garantie, l'anecdote suivante : dans un hospice de cette ville, une des sœurs, surprise par l'arrivée d'un inspecteur lui dit avec ingénuité : « Monsieur, si j'avais pu prévoir votre visite, j'aurais pris soin de faire arroser, frotter et parfumer nos salles. Je m'avoue coupable, très coupable ». Et l'inspecteur de répondre : « Ma sœur, dans cet aveu dépouillé d'artifice, j'aime que du moins vous vous rendiez justice. »

## Chapitre 7 [bis]

### Incendies

L'abondance des eaux d'un côté ; de l'autre une commission nommée pour constater la solidité des cheminées et leur ramonage, ont rendu les incendies plus rares et moins dangereux. Cette rigoureuse surveillance s'étend à tous les édifices en général et particulièrement à la salle de spectacle.

Aux représentations extraordinaires, on examine d'abord si les réservoirs supérieurs sont pleins, si les pompes sont en bon état et si les pompiers sont à leur poste. Au moindre signe d'incendie, un second rideau en tôle ferme l'avant scène et permet au public de sortir sans confusion, ou par la grande porte, ou par les vomitoires qui s'ouvrent toujours en dehors<sup>63</sup>.

Que dans un danger pressant le beffroi sonne l'alarme ! Le nombre des coups frappés signale le quartier ; un transparent au haut de la tour indique la rue alors c'est à qui arrivera le plus tôt au poste du danger : d'abord les habitants les plus dévoués, les autorités, les communautés d'hommes trouvant partout de l'eau et des paniers en réserve.

Au nombre de ces communautés, j'aime à citer en première ligne les frères de l'école chrétienne, courant aux travaux les plus périlleux, la nuit comme le jour, quelle que soit la rigueur de la saison.

Ces héros de l'humanité ne se retirant enfin que lorsque le génie, secondé par leurs efforts, est parvenu à se rendre maître du feu. Alors seulement ils rentrent dans leurs classes accompagnés et couverts d'une averse de bénédiction.

Dans une humilité profonde, que demandent-ils à Dieu ? Le pardon de s'être entendus louer pour n'avoir fait que leur devoir.

## Chapitre 9

### Éclairage

Que, malgré ces sages précautions, un édifice quelconque soit menacé de devenir la proie des flammes, l'éclairage est encore d'une immense utilité. Il dirige les pas de toutes les âmes philanthropiques qui volent à son secours.

Dans son origine, l'éclairage ne se montra ici que comme un petit astre de nouvelle apparition.

Par sa lumière incertaine, il n'éclaira d'abord, soit dit sans malice, que quelques rues où passaient souvent certaines autorités.

Ce temps n'est plus. De progrès en progrès, ce petit astre grandissant est devenu un soleil dont les rayons éclatant sans ombre ont fait de la nuit le jour.

Les cadrans des horloges illuminées nous donnent l'heure ; les réverbères, le nom des rues<sup>64</sup> ; des transparents, l'adresse des autorités, des négociants, des hôtels, des traites et des cafés. Avec ces torrents de lumière, vous voyez dans une soirée d'été, la plus grande partie des habitants à la promenade ou étalés devant leurs portes. Là, l'enfant étudie sa leçon ; la mère

---

<sup>63</sup> NDLA : Que les portes des vomitoires tourmentées souvent par l'humidité ou la sécheresse, puissent s'ouvrir librement ; qu'on ne soit pas obligé de chercher les clefs. J'aime à me persuader que la police a tout prévu ; et que ma précaution à cet égard est la précaution inutile.

<sup>64</sup> NDLA : L'usage de peindre le nom des rues sur les glaces des réverbères est déjà pratiqué à Lyon. Encore un progrès !

cout ou tricote, lorsque le père se livre à son état professionnel. Enfin tant de réverbères et de transparents, utiles à tous les ouvriers, sont encore pour la sureté de la ville, une garde morale. Les malfaiteurs craignent la lumière.

## Chapitre 10

Sûreté publique

[La salle du spectacle]

L'architecte de la ville ou ses subordonnés visitent fréquemment, les édifices en général, et particulièrement la salle du spectacle. Sa toiture, ses escaliers suspendus et ses loges donnent lieu à un examen spécial<sup>65</sup>.

Pour le jeu des décorations, des nuages, et vols aériens la prudence n'emploie que des cordes en fil de laiton, autrement solide que nos anciennes cordes en fil, usées par le temps, ou rongées par les rats.

Les baignoires ne sont plus ébranlées par les ondulations des spectateurs poussant et repoussés. Plus de tumulte, plus de vociférations ; les acteurs jugés sans prévention, la pièce écoutée jusqu'au bout. Pourquoi ? Le parterre est assis.

Dans l'intérieur de la ville des échafaudages ; au dehors, des amphithéâtres élevés à la hâte, ont souvent laissé sous leurs ruines des morts et des mourants !

Coupable imprévoyance, s'écriait-on !...

Pendant qu'on portait les blessés à l'hôpital et les morts au cimetière, que de jours de fête ont été changés en jours de deuil !

Aujourd'hui, nul n'est reçu sur ces sortes de constructions que lorsque la solidité en a été constatée, et éprouvée, sous les yeux des autorités spéciales.

Nos autorités aiment mieux prévenir les méfaits que les punir, c'est dans une semblable intention [que ?] prévoyantes, elles donnent pour consigne aux patrouilles, aux agents de police et aux crieurs de nuit, de fermer toutes les portes des allées que de jeunes étourdis laissent ouvertes pour ne pas, en rentrant, réveiller leurs trop crédules parents.

Les serpenteaux, si je puis m'exprimer ainsi, si souvent condamnés à mort, et toujours renaissant de leurs cendres, morts aujourd'hui pour toujours, n'apportent plus dans les fêtes la terreur et l'épouvante.

Nous ne redoutons plus la chute des pots de fleurs, des contrevents, des tuiles, des cheminées et le renversement des hautes murailles sans appui<sup>66</sup>.

Tout est vu, examiné et consolidé de manière à braver les plus forts coups des vents du nord.

Certaines portes de remise, de magasin et d'autres, comme les volets des croisées du bas étage s'ouvrant en dehors, avaient blessé grièvement des passants préoccupés. Par mesure de sécurité générale, on ne peut aujourd'hui les ouvrir qu'en dedans. De ce côté, plus de dangers à craindre.

---

<sup>65</sup> NDLA: On se rappelle que Mr Soulier, ancien maire, fit éprouver le grand escalier, afin d'être sûr de sa solidité.

<sup>66</sup> NDLA : Que d'accidents funestes je pourrais citer ! Je me contente de rappeler à cet égard, et il n'y a pas trop longtemps, la mort tragique d'un maçon pour la famille duquel fut faite une quête générale. Un 2<sup>ond</sup> estropié pour toujours et combien de blessés ! aux luttes, à la course des bœufs, aux manèges, &c &c !



# Chapitre 11

## Police

- Votre police, dis-je à mon pauvre vieux, est vigilante, active, prévoyante...

- Surtout, répond-il, depuis que les agents au lieu d'être réunis sur un seul point courent exercer leur surveillance dans tous les quartiers de la ville. On les trouve dans les endroits les plus peuplés, près des hôtels où affluent les étrangers.

« Il existait sur ces points principaux une concurrence telle qu'on employait pour attirer les voyageurs toute sorte d'artifices.

« Monsieur, disait-on : n'allés pas dans cette gargote on y empoisonne. Monsieur, vous êtes conduit par un voleur, prenez garde à votre montre ! Madame, ne vous laissez pas approcher, votre conducteur à la gale.

« Aussitôt les plus forts ou les plus adroits de s'emparer des bagages du voyageur qui, étourdi par les cris, le collet de l'habit déchiré, se laissait entraîner là où il ne voulait pas aller.

« Aujourd'hui grâce à la police, tout voyageur libre de porter ou de faire apporter malles et portemanteaux, laissant les gargotes où l'on mange, descend, sans obstacle, aux hôtels où l'on dine.

« Au surplus les hôtels comme les gargotes sont très souvent visités. Viandes, poissons, légumes, fruits ne sont servis qu'après que la bonne qualité en a été constatée. Les champignons surtout et l'étamage des cuivres donnent lieu à la plus rigoureuse surveillance. Combien de fois la presse n'a-t-elle pas retenti des morts violentes, en grande partie, dues aux champignons et au vert de gris !

« On n'entend plus crier dans les rues, au fou, à l'ivrogne, répondant quelquefois par des cailloux.

« On ne voit plus cette foule d'oisifs dégrader les murs publics ou particuliers, y graver des noms respectables avec des apostilles infamantes, y peindre encore des figures obscènes.

« Après des avertissements préalables, on a puni les délinquants assez osés pour récidiver.

« Des punitions exemplaires ont suffi pour étouffer la voix des uns et paralyser les doigts des autres. »

- Ce qui m'étonne encore beaucoup, dis-je, c'est d'avoir remarqué cette foule d'habitants ou étrangers allant venant, sans tumulte, sans bruit et sans confusion.

- Cet ordre admirable, dit mon acolyte a commencé avec l'agrandissement des rues, des places et surtout des portes. Vous en avez remarqué trois à chaque entrée. Celle du milieu pour les voitures et les chevaux ; les deux autres pour les piétons. Ces derniers ne peuvent plus y être étouffés, écrasés, mutilés ; et leur silence acheté à tant par bras, tant par jambes<sup>67</sup>.

« Ce qui a contribué aussi à l'ordre et à la tranquillité, ce sont les mesures prises contre cette grande quantité de chiens, qui, aux principales entrées de la ville, épouvantaient les chevaux.

« Tous ceux de ces chiens que les bouchers et les mendiants vagabonds attelaient à leurs carrosses ( ?),

« Enfin tous les funestes effets de l'hydrophobie<sup>68</sup>, ont fait arrêter que les seuls chiens jugés indispensables doivent porter un collier avec le nom de leurs maîtres responsables de tout événement, en attendant une loi établissant un impôt sur tous les chiens en général, on ne cesse de représenter aux pauvres gens combien ils sont dupes de partager avec des animaux dont ils peuvent être victimes un pain qu'ils ont gagné à la sueur de leur front.

---

<sup>67</sup> NDLA : Avec tant et tant d'accidents qui ont si souvent épouvanté les habitants de la porte de L'Oulle, je n'en citerai qu'un seul. Le colonel Chantron à l'étroit passage de cette porte, renversé par plusieurs chevaux, conduits par un seul guide, se relève, les genoux et les mains meurtries, se traîne péniblement à son domicile. Quelques jours après, il meurt d'une attaque.

<sup>68</sup> NDLE : Autre nom de la rage.

## Chapitre 12

### Éducation

Des lois bien exécutées, une police prévoyante devaient contribuer à une meilleure éducation ; ce qui est arrivé.

Les enfants accoutumés d'abord à des jeux gymnastiques proportionnés à leur âge apprennent, par délassement, non des fables réservées pour l'âge mûr ; mais bien quelques traits de morale en action, qui, sans la fatiguer, exerce la mémoire. Ce n'est que lorsque un exercice progressif leur a donné des forces physiques qu'ils se livrent à l'étude des langues ; à la géographie, à l'histoire, aux sciences et arts ; enfin à tout ce qui peut les rendre propre à embrasser l'état spécial où leur vocation les appelle.

À l'égard des demoiselles, on cherche également dès leur bas âge à développer leur physique par tous les jeux relatif à leur sexe. Leurs mères ne se hâtent plus de jouir en public de leur mémoire ou de leur intelligence avant le temps marqué par la nature.

Ce n'est que lorsqu'elles peuvent, sans nuire à leur santé, se livrer à des études sérieuses, qu'on leur apprend les sciences utiles avec les arts d'agrément, conciliés avec tous les devoirs du ménage.

Dans leurs récréations, elles ne se livrent qu'à des jeux permis par l'hygiène. Dans leurs promenades, on leur permet encore quelques courses. N'oubliant jamais qu'elles ont des jambes, combien différent-elles des élégantes de la capitale, qui, toujours en voitures, rougiraient presque de savoir marcher.

Habituées à mettre, comme l'on dit, la main à tout, elles s'habillent au besoin sans femme de chambre et sans consulter plusieurs miroirs.

## Chapitre 13

### Mœurs, usages

Cette éducation, dis-je, à laquelle vous devez des corps robustes [et] des âmes fortes a dû faire sentir, sur les mœurs et les usages, son heureuse influence.

« Oui, monsieur, vous allés en juger.

« Plus de ces mariages dictés par l'intérêt, la vanité ou les convenances. On ne voit plus une innocente créature sacrifiée à un roué, de bon ton, pour avoir brouillé des ménages, séduit l'innocence, s'être battu en duel, attendant, pour payer ses dettes, l'heureux jour où il aura enfin le plaisir de pleurer la mort d'un oncle millionnaire.

« Un négociant se marie-t-il, son avoir et la dot de sa femme constituent la communauté commerciale. Cette communauté éprouve-t-elle une crise malheureuse ? Comme madame est solidaire, l'époux ne [peut] plus dire : "Je laisse là mes créanciers et je vais m'enterrer au château de ma femme".

« Le commerce n'est plus un jeu ; c'est un calcul. Ne comptant plus sur les éventualités, nos marchands vendent à prix fixe avec un léger bénéfice<sup>69</sup>.

« Il est encore des unions conjugales qui en favorisent une infinité d'autres ; c'est lorsque deux époux laissent une partie de leur bien à la caisse d'épargne pour marier des orphelines qui n'ont pour dot que leur vertu.

---

<sup>69</sup> NDLA : Quand cesseraï-je d'entendre : « Mr, je vous vends à prix coûtant », « Madame, en conscience, j'y perds ».

« De tels exemples, qui honorent l'humanité, n'ont pas été perdus pour de riches célibataires, qui dotant aussi la vertu ont payé la dette du célibat. »

- Ainsi, m'écrie-je, voilà les rosières rétablies<sup>70</sup>.

- Grâce en partie à la caisse d'épargne. Heureuse institution que cette caisse, où le pauvre prête au pauvre, où par des retenues librement consenties, employés, ouvriers domestiques s'assurent un avenir tranquille. Heureux d'être placés sur la présentation de leurs livrets, certificats préférables à ceux qui étaient arrachés par l'importunité ou accordés souvent par faiblesse<sup>71</sup>.

## Chapitre 14

Suite du précédent

« Du haut de la chaire de vérité partent les purs accents de l'évangile ; du temple de Thémis que des oracles préparés par des légistes non moins remarquables par le [désintéressement] que par leurs lumières ; même désintéressement dans les disciples du dieu d'Épidaure : rendre la santé à un malade est pour eux la plus belle récompense.

« Les sociétés littéraires comme toutes les réunions civiles ou militaires ne sont jamais si intimement rapprochées que lorsque sans prévention elles ont à prononcer sur des question d'un intérêt général.

« Même zèle, même émulation dans tous les établissements publics ou particuliers.

« Le régime pénitencier, par exemple, va toujours progressant. Dans nos prisons, on respire ! Dans les divers travaux qui leur sont confiés, les détenus trouvent distraction et profit.

« On ne voit plus certaines femmes sans pudeur étalées devant leur porte, tableau qui offensait la morale, et accusait la police.

« Les bains publics étaient trop en vue de la promenade où la pudeur n'osait paraître sans éventail. Aujourd'hui placés plus loin, et mieux couverts, la propreté n'y perd rien et la morale y gagne.

« Ne trouvant plus ici que des exemples moraux, le peuple lui-même s'est vu régénéré sans presque s'en apercevoir.

« Les ouvriers ont perdu insensiblement l'usage de faire le dimanche et le lundi ; leurs femmes, devenues laborieuses, et économes, ne mettent plus leurs jupons en gage sur la dinde de Noël.

« Le travail enfin, et les connaissances acquises, comme vous l'allez voir, ont rendu tous nos habitants doux, polis et affables surtout envers les étrangers. »

- Oh ! mon ami, que de miracles en l'an 2200 ! Ce qui est encore un miracle pour moi, c'est votre mémoire ! Comment avez-vous pu, pour caractériser les siècles passés, retenir tant de faits divers, faits purement traditionnels car notre ville attend toujours son histoire.

---

<sup>70</sup> NDLA : Ce rêveur n'apprend rien de nouveau. Gemont, habitant de Grenoble, laisse, par testament à sa ville natale cent cinquante mille franc, pour le revenu, chaque année, servir à la dotation d'une rosière, choisie parmi les plus sages et les plus jolies. Voir l'écho du Mont-Ventoux, 23 7bre 1842. Article vrai quoique pris dans un journal.

<sup>71</sup> NDLA : Quelle foi ajouter à ce certificat ! « Je certifie que pendant que A était à mon service, il n'y avait dans la maison rien de fermé pour lui. »

# Chapitre 15

## Histoire d'Avignon, conclusion

On a attendu longtemps l'histoire de notre ville. Pourquoi ? Plusieurs écrivains ont toujours reculé en face d'une montagne de documents imprimés ou inédits, dus à la libéralité et au zèle éclairé de M. R. Là, se disait-on, faire la part de la critique, rejeter ou utiliser les faits positifs, ce serait le travail de plusieurs années ; on avait raison. À la fin, toute difficulté fut vaincue lorsque la ville, le département et un grand nombre d'amateurs eurent souscrit pour plus de mille exemplaires payés par anticipation.

Une semblable avance tenta une plume savante et consciencieuse d'où naquit enfin cette histoire si désirée, si souvent promise et si longtemps attendue.

- Oh ! Qu'il me tarde de la lire !

- Elle est dans toutes les bibliothèques. Tous nos ouvriers la lisent et la relisent !

- Comment ! Vos ouvriers lisent ?

- Et écrivent.

- Vos ouvriers lisent et écrivent ! Oh ! mon ami tout est perdu !

- C'était le langage de votre temps. Instruisez les ouvriers, disait-on, ils rougiront de leur état, de leurs parents peut-être. L'expérience a prouvé le contraire. C'est dans les écoles qu'ils ont appris à vénérer leurs pères, leurs mères, à ne chercher d'autre bonheur que celui dont ils jouissent sous le toit paternel.

« L'instruction a-t-elle nui à mille et mille ouvrier depuis le menuisier de Nevers<sup>72</sup> ?

« Nuit-elle aux élèves des frères de l'école chrétienne ?

« On n'en compta d'abord que sept ou huit cents sachant lire et écrire. Maintenant quatre ou cinq mille sont instruits sur la géographie, l'histoire, le dessin et les mathématiques.

« Hé bien tout instruits qu'ils sont, ont-ils jamais été mendier, dans les bureaux, un emploi précaire et médiocrement rétribué ? Non, non.

« Ils préfèrent rentrer dans leurs ateliers qui, agrandis et perfectionnés, par des connaissances acquises, leur assurent à eux et à leur famille une existence indépendante. Pardon, monsieur, si je parle avec quelque chaleur de la classe ouvrière. En plaidant sa cause, je défends la mienne. »

- La vôtre ?

- La mienne, je suis maçon.

- Vous, maçon ?

- Pour vous servir.

- Vous, maçon ! Avec autant de connaissances !

- Trop faibles pour m'élever au dessus de mon état. « Soyez plutôt maçon si c'est votre métier ».

Une révélation si inattendue fit sur moi l'effet d'un coup de foudre ! ... Je me réveille. Quel changement de décoration. Me retrouver sur mon grabat dans mon chétif manoir !

Avignonnais, bons avignonnais, puissiez-vous, vous ou vos enfants ou petits enfants voir en veillant ce que j'ai vu en dormant !

## Notes pour la fin s'il y a lieu

---

<sup>72</sup> NDLE : Il s'agit d'une référence à Adam Billaut, dit Maître Adam, né à Nevers en 1602 et mort en 1662, menuisier, poète et chansonnier français, à qui l'auteur Agricol Perdiguier, connu sous son nom de compagnon : Avignonnais la Vertu, a consacré un ouvrage (1863).

Que le cicérone du somnambule n'ait pas donné la nomenclature des ouvriers remarquables par leurs talents, cela se conçoit ; il a voulu être court mais sans parler de ceux qui nous environnent, n'aurait-il pas pu citer quelques avignonnais, tels que Peyrol, menuisier, connu par ses Noëls<sup>73</sup> ; Muratori, boulanger, bibliophile qui pendant que son four chauffait, se délassait dans sa bibliothèque, un livre à la main ; un Roman, aussi boulanger, vendant du pain à ses chalands, et donnant à de jeunes élèves des leçons de mathématiques transcendantes ; un Francou, bottier, faisant agréer à l'académie française *L'art du bottier*<sup>74</sup>, sans cesser de faire des bottes et des souliers.

Il viendra un temps où l'on ne dira plus avec Gresset : « Les sots sont ici bas pour nos menus plaisirs<sup>75</sup> », mais bien avec La Fontaine : « *Laissez dire les sots : le savoir à son prix* ».

---

<sup>73</sup> On doit à Peyrol un *Recueil de Noëls provençaux* publié en 1740.

<sup>74</sup> Paris, 1832.

<sup>75</sup> Citation du poète Jean-Louis Gresset (1709-1777).